

Manuel d'Epictète

Photocopie de l'édition Hatier
collection Profil, n° 738

I Ce qui dépend de nous et ce qui ne dépend pas de nous

1 - Il y a des choses qui dépendent de nous et d'autres qui ne dépendent pas de nous. Ce qui dépend de nous, c'est la croyance, la tendance, le désir, le refus, bref tout ce sur quoi nous pouvons avoir une action. Ce qui ne dépend pas de nous, c'est la santé, la richesse, l'opinion des autres, les honneurs, bref tout ce qui ne vient pas de notre action.

2 - Ce qui dépend de nous est, par sa nature même, soumis à notre libre volonté ; nul ne peut nous empêcher de le faire ni nous entraver dans notre action. Ce qui ne dépend pas de nous est sans force propre, esclave d'autrui ; une volonté étrangère peut nous en priver.

3 - Souviens-toi donc de ceci : si tu crois soumis à ta volonté ce qui est, par nature, esclave d'autrui, si tu crois que dépende de toi ce qui dépend d'un autre, tu te sentiras entravé, tu gémiras, tu auras l'âme inquiète, tu t'en prendras aux dieux et aux hommes. Mais si tu penses que seul dépend de toi ce qui dépend de toi, que dépend d'autrui ce qui réellement dépend d'autrui, tu ne te sentiras jamais contraint à agir, jamais entravé dans ton action, tu ne t'en prendras à personne, tu n'accuseras personne, tu ne feras aucun acte qui ne soit volontaire ; nul ne pourra te léser, nul ne sera ton ennemi, car aucun malheur ne pourra t'atteindre.

4 - Si donc c'est un tel bien que tu recherches, souviens-toi qu'on ne l'atteint pas par des compromis, mais qu'il faut renoncer, soit définitivement, soit au moins provisoirement, à tout ce qui ne dépend pas de nous. Mais si, en même temps que ce bien, tu veux le pouvoir, la fortune, il se peut d'abord que tu n'obtiennes pas les derniers pour avoir cherché en même temps le premier, et d'autre part il est certain que tu n'obtiendras pas le premier, seule source pourtant de liberté et de bonheur.

5 - En conséquence, dès qu'une chose te semble douloureuse, songe à objecter aussitôt : « C'est une idée que je me fais, ce n'est pas du tout en réalité ce que cela paraît être ¹. » Ensuite étudie cette chose, juge-la à la lumière des principes que tu t'es donnés, et de celui-ci surtout qui est le premier : est-ce que cela fait partie des choses qui dépendent de nous ou non ? Et si cela fait partie des choses qui ne dépendent pas de nous, qu'il te soit facile de dire : « Cela ne me touche pas. »

II Pour être libre, refuser le mal et renoncer provisoirement aux désirs

1 - Souviens-toi de ceci : quand on désire, on veut obtenir l'objet de son désir et quand on refuse, on veut ne pas avoir ce que l'on refuse ; qui manque l'objet de son désir n'est pas heureux et qui obtient ce qu'il refuse est malheureux. Si donc tu refuses seulement ce qui mutilé la nature humaine et dépend de toi, tu ne risques pas d'avoir ce que tu refuses ; mais si tu refuses la maladie, la mort, la pauvreté, tu seras malheureux.

2 - Cesse donc de refuser tout ce qui ne dépend pas de nous, refuse au contraire, parmi les choses qui dépendent de nous, ce qui blesse la nature humaine. Quant aux désirs, pour le moment², renonces-y totalement : car si tu désires l'une des choses qui ne dépendent pas de nous, tu ne seras pas heureux, c'est inévitable ; et si tu désires l'un de ces biens qui dépendent de nous et qu'il serait légitime de désirer, aucun n'est encore à ta portée. En tout cas, dans le désir comme dans le refus, sois réservé, retenu, raisonnable.

1. Il s'agit de faire bon usage de ses représentations.

2. Ce n'est là qu'une étape dans la vie morale. Au dernier stade, le sage pourra suivre sa volonté qui, sublimée, sera en harmonie avec la volonté de la nature et l'ordre du monde.

III Savoir user des représentations

A propos de chacun des êtres qui te plaisent, qui te sont utiles ou que tu aimes, souviens-toi de te dire quelle est sa vraie nature, et commence par les objets les plus humbles. Si tu aimes une poterie, dis-toi : « C'est une poterie que j'aime » ; ainsi, quand elle sera brisée, tu ne te tracasseras pas. Si tu embrasses ton fils ou ta femme, dis-toi : « C'est un être humain que j'embrasse » ; ainsi, quand cet être sera mort, tu n'auras pas l'âme troublée.

IV Se conformer à la nature, c'est accepter le cours des choses et bien user des représentations

Quand tu veux faire une action, remets-toi en mémoire la nature exacte de cette action. Si tu vas te baigner, représente-toi ce qui se passe dans les bains : l'un éclabousse ses voisins, l'autre les enfonce sous l'eau, celui-ci crie des injures, celui-là commet des larcins ; tu te mettras en route plus tranquille si tu te dis en partant : « Ce que je veux, c'est me baigner, mais aussi conformer ma conduite à la nature des choses¹. » (Voilà ce qu'il faut se dire avant chaque action.) Car alors, si pendant ton bain il t'arrive quelque ennui, tu seras prêt à te dire : « Ce que je voulais, ce n'était pas seulement me baigner, mais aussi conformer ma conduite à la nature des choses et je ne m'y conformerai pas si je m'irrite de ce qui m'arrive. »

V Il n'y a d'autre mal que le mauvais usage des représentations

Ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les événements, mais l'idée qu'ils se font des événements. Ainsi la mort n'est pas une chose effrayante, sinon Socrate lui-même l'aurait jugée telle ; mais l'idée que la mort est une chose effrayante, voilà ce qui est effrayant. Lorsque donc

1. C'est-à-dire accepter l'ordre des choses et leur interdépendance dans la logique du monde.

nous éprouvons une gêne, un trouble, une tristesse, n'en cherchons jamais la cause ailleurs qu'en nous-mêmes, je veux dire dans les idées que nous nous faisons de ces choses. Celui qui n'est pas philosophe accuse les autres des maux qu'il endure ; celui qui commence à être philosophe s'accuse lui-même ; le philosophe n'accuse ni un autre, ni lui-même¹.

VI Le propre de la nature humaine, c'est l'usage des représentations

Ne te vante jamais d'une qualité qui appartient à un autre. Si un cheval se vantait en disant : « Je suis beau », ce serait admissible ; mais quand toi, tu te vantes en disant : « J'ai un beau cheval », sache que tu te vantes d'une qualité qui appartient au cheval. Qu'est-ce qui t'appartient en propre ? L'usage de tes représentations. Lorsque donc tu te conformeras à la nature par l'usage de tes représentations, tu pourras te vanter, car alors c'est d'une qualité qui t'appartient en propre que tu te vanteras.

VII Dans l'action, soin et détachement à l'égard des biens extérieurs

Au cours d'une navigation, quand le navire fait relâche, si l'on t'envoie chercher de l'eau, tu peux bien en chemin ramasser un coquillage, arracher un oignon ; mais tu dois garder ta pensée tendue vers le navire et te retourner constamment pour voir si le pilote ne t'appelle pas², et s'il t'appelle, il faut tout abandonner pour ne pas être chargé de chaînes et jeté avec le bétail.

De même, dans la vie, s'il t'est donné, au lieu de coquillage ou d'oignon, une gentille femme, un petit enfant, tant mieux ! mais si le pilote t'appelle, cours au navire, aban-

1. Car il n'y a plus aucun mal à ses yeux. Tout est justifié dans l'ordre de la nature.

2. Cette métaphore désigne l'appel de la mort, mais plus généralement elle renvoie à l'acceptation du destin.

donne tout sans te retourner. Et si tu es vieux, ne t'éloigne jamais trop du navire de crainte de manquer à l'appel.

VIII Adhésion de la volonté au destin

Il ne faut pas demander que les événements arrivent comme tu le veux, mais il faut les vouloir comme ils arrivent ; ainsi ta vie sera heureuse.

La volonté et les forces qu'elle peut mobiliser en l'homme garantissent à celui-ci une liberté absolue

IX La maladie est une gêne pour le corps, mais non pas pour la volonté¹, si la volonté elle-même n'y consent pas. Boiter est une gêne pour la jambe, mais non pas pour la volonté. Dis-toi la même chose pour tout ce que le sort t'inflige, car tu découvriras que, si c'est une gêne pour une part de toi, ce n'en est pas une pour toi-même.

X Chaque fois qu'il t'arrive quelque épreuve, souviens-toi de rentrer en toi-même et de chercher quel pouvoir tu as en toi pour y faire face. Si tu vois un beau garçon ou une belle fille, tu trouveras en toi, comme force contre leur séduction, la continence. Si un travail épuisant t'accable, tu trouveras en toi l'endurance ; si l'on t'insulte, tu trouveras en toi la patience. Et ainsi tu t'habitueras à ne pas te laisser surprendre par les idées que tu te fais des choses.

XI Confiance au destin et indifférence aux biens extérieurs

Ne dis jamais : « J'ai perdu un bien », mais : « Je l'ai rendu. » Ton fils est mort : tu l'as rendu. Ta femme est morte : tu l'as rendue. On t'a pris ton domaine : cela aussi, bien sûr, tu l'as rendu. - « Mais c'est une mauvaise action qu'a commise le voleur. » - Que t'importe le moyen

1. *Prohairésis* : le mot désigne la volonté, le choix existentiel et par suite le moi lui-même et la personne morale tout entière.

employé pour te redemander ce bien par celui qui te l'avait confié¹ ? Tout le temps qu'il te le confie, uses-en comme d'un bien qui appartient à un autre, comme font des voyageurs à l'auberge.

XII Préserver son bonheur par l'indifférence aux choses extérieures et le bon usage des représentations

1 - Veux-tu progresser en sagesse, renonce à des raisonnements comme ceux-ci : si je néglige mes biens, je n'aurai pas de quoi vivre ; si je ne châtie pas mon esclave, il sera mal dressé. Car il vaut mieux mourir de faim, l'âme délivrée de soucis et de craintes, plutôt que de vivre dans l'abondance, le cœur troublé ; et il vaut mieux que ton esclave soit mal dressé plutôt que toi malheureux².

2 - C'est donc par les petites choses qu'il faut commencer. Un peu d'huile se répand, on te vole un peu de vin, dis-toi que c'est à ce prix que s'achète le calme de l'âme, à ce prix la tranquillité, car rien ne s'acquiert gratuitement. Quand tu appelles ton esclave, pense qu'il peut ne pas obéir, que, s'il obéit, il peut ne rien faire de ce que tu veux, mais que, même alors, il ne vaut pas la peine que ta tranquillité d'âme dépende de lui.

XIII Se conformer à sa propre nature et non à l'opinion d'autrui

Veux-tu progresser en sagesse, résigne-toi à passer pour un fou, un insensé, par ta façon de juger des choses du dehors. N'aie pas la prétention de paraître savant, et si certains te prennent pour un personnage, défie-toi de toi-même. Car, sache-le, il n'est pas facile de conformer ta volonté à la fois à ta vraie nature et aux choses du dehors ; si tu te soucies des unes, tu négligeras l'autre, c'est inévitable.

1. Le destin, la providence divine qui règle le cours naturel du monde.
2. Malheureux et mauvais moralement : c'est le même mot.

XIV S'aliéner aux choses extérieures c'est aussi s'aliéner aux autres

1. Si tu prétends que tes enfants, ta femme, tes amis vivent toujours, tu es fou, car tu veux que ce qui ne dépend pas de toi dépende de toi, que t'appartienne ce qui ne t'appartient pas. De même, si tu prétends que ton esclave ne commette pas de fautes, tu es un insensé, car tu veux que la faute ne soit pas la faute, mais quelque chose d'autre. Mais si tu prétends que ce à quoi tu aspirés ne t'échappe pas, cela tu le peux. Applique-toi donc à ce qui est en ton pouvoir.

2. Le maître d'un homme, c'est celui qui a le pouvoir de lui accorder ce qu'il désire, de lui enlever ce qu'il refuse ; celui donc qui veut être un homme libre, qu'il ne désire rien, qu'il ne repousse rien de ce qui dépend d'un autre ; sinon il est esclave, c'est inévitable.

XV L'homme se divinise en adhérant à l'ordre du monde

1 - Souviens-toi qu'il faut te conduire comme dans un banquet. Un plat que l'on présente arrive devant toi : tends la main et sers-toi sobrement. Il passe, ne le retiens pas. Il n'est pas encore là, ne va pas de loin le désirer impatientement, mais attends qu'il soit devant toi. Ainsi de tes enfants, de ta femme, du pouvoir, de la richesse ; tu seras un jour alors un digne convive des dieux.

2 - Mieux encore, si tu ne prends pas ce que l'on t'offre, si tu le regardes avec dédain, ce n'est pas seulement au banquet des dieux que tu participeras, mais à leur pouvoir ; ainsi faisaient en effet Diogène, Héraclite¹ et leurs émules, et ils étaient vraiment divins et passaient pour tels à juste titre.

1. Diogène le Cynique (IV^e s. av. J.-C.), célèbre par son mépris des biens temporels ; Héraclite d'Éphèse (VI^e-V^e s. av. J.-C.). L'un et l'autre sont invoqués par les stoïciens comme les ancêtres de leur école.

Il faut garder en tout la distanciation du comédien qui interprète un rôle

XVI Lorsque tu verras quelqu'un pleurer, souffrir, soit parce que son fils est au loin, soit parce qu'il a perdu ses biens, veille à ne pas te laisser dominer par l'idée fausse qu'il est dans un malheur réel à cause de ces événements extérieurs, mais sois prompt à te dire : ce qui accable cet homme, ce n'est pas ce qui lui est arrivé (un autre en effet n'en est pas troublé), mais l'idée qu'il s'en fait.

Cependant, en paroles, n'hésite pas à compatir à sa douleur, et même, s'il le faut, à gémir avec lui, mais veille bien à ne pas gémir réellement en ton cœur.

XVII Souviens-toi de ceci : tu joues, dans une pièce, le rôle que choisit le metteur en scène ; un rôle court ou long, selon qu'il l'a voulu court ou long ; veut-il que tu joues un mendiant ? tu dois jouer ce rôle parfaitement, et de même si c'est un rôle de boiteux, un rôle d'homme politique ou de simple particulier. Car ton travail à toi, c'est de bien jouer le rôle qui t'est confié, mais de choisir ce rôle, c'est le travail d'un autre.

Ne rien craindre ni désirer de ce qui ne dépend pas de nous...

XVIII Quand un corbeau pousse un croassement de mauvais augure¹, ne te laisse pas emporter par une idée fausse, mais aussitôt fais en toi-même la distinction nécessaire et dis-toi : « Pour moi, il n'y a aucun mauvais présage là-dedans, mais cela concerne mon pauvre corps, mes misérables richesses, ma réputation négligeable, ou mes enfants ou ma femme. Pour moi, tout est de bon présage si je le veux, car, quoi qu'il arrive, il dépend de moi d'en tirer profit. »

1. Épictète croit à la divination comme ses prédécesseurs stoïciens ; mais, à la différence de ceux-ci, il juge vaine cette curiosité de l'avenir dans la mesure où elle ne change rien à nos devoirs.

XIX 1 - Tu peux être invincible si tu ne te risques dans aucun combat où il ne dépende pas de toi d'être vainqueur.

2 - Quand tu verras un homme très considéré, soit parce qu'il exerce un grand pouvoir, soit pour toute autre raison, ne va pas croire qu'il est heureux en te laissant entraîner par une fausse idée. Car ce qui dépend de nous, c'est le vrai bien en soi ; ni l'envie, ni la jalousie n'ont de prise sur lui. Pour toi, tu voudras non pas être stratège¹, prytane² ni magistrat suprême, mais être un homme libre. Or il n'y a qu'une seule route qui conduise à cela, c'est le mépris de tout ce qui ne dépend pas de nous.

... Car il n'y a de bien et de mal que dans l'usage des représentations

XX Souviens-toi que l'outrage ne vient pas de l'homme qui insulte ou qui frappe, mais de l'idée qu'on se fait en se croyant outragé. Lorsque donc quelqu'un t'a mis en colère, sache que c'est ta propre opinion qui est cause de ta colère. C'est pourquoi tâche avant tout de ne pas te laisser entraîner par cette idée fausse, car si tu peux gagner du temps, tarder un peu, tu te domineras assez facilement.

Pour devenir philosophe :

XXI Purifier ses désirs par la médiation de la mort...

Que la mort, l'exil, tout ce qui paraît affreux soient chaque jour devant tes yeux, et, plus que tout, la mort ; alors jamais tu n'auras aucune pensée basse, aucun désir trop ardent.

1. L'un des dix magistrats élus qui, à Athènes, commandent l'armée et exercent aussi des pouvoirs civils.

2. A Athènes, membre d'une commission de cinquante citoyens, chargée de diriger les affaires publiques ; chacune des dix commissions est en fonctions pendant un dixième de l'année.

... et rester indifférent au qu'en-dira-t-on

XXII Si tu veux être philosophe, prépare tout de suite ton âme aux risées, aux moqueries du vulgaire qui dira : « Voici qu'il nous est revenu¹ philosophe ! » ou encore : « D'où nous vient ce sourcil froncé ? » Toi, cependant, ne fronce pas le sourcil. Attache-toi à ce qui te paraît le meilleur, en pensant que la divinité t'a placé à ce poste et souviens-toi de ceci : si tu persistes dans cet attachement, les moqueurs du début deviendront tes admirateurs plus tard, mais si tu te laisses vaincre par eux, tu seras doublement en butte aux moqueries.

XXIII Si jamais il t'arrive de te détourner vers les choses du dehors pour plaire à quelqu'un, tu auras perdu, sache-le, la direction de ta vie. Qu'il te suffise en tout d'être philosophe ; si tu veux le paraître, que ce soit à tes propres yeux et ce sera suffisant.

**XXIV Que chacun cultive son moi...
c'est le meilleur service à rendre aux autres !**

1 - Ne te laisse pas accabler par des pensées comme celle-ci : « Je vivrai méprisé ; nulle part je ne serai quelqu'un. » Car si c'est un malheur que d'être méprisé, personne ne peut te rendre malheureux, comme personne ne peut te rendre coupable. Serait-ce ton affaire d'atteindre le pouvoir, d'être invité à un banquet ? Pas du tout. Comment donc serais-tu méprisé ? Comment ne serais-tu quelqu'un nulle part ? C'est seulement dans ce qui dépend de toi que tu dois être quelqu'un et là, il est en ton pouvoir d'être estimé au plus haut prix.

1. Allusion à l'allégorie platonicienne de la caverne dans laquelle le philosophe, qui redescend du monde de la lumière, dans le séjour souterrain, apparaît hagard et ridicule ? Ou bien allusion à la retraite, loin de sa patrie, qu'Épicète conseille au candidat-philosophe, de même qu'un médecin recommande un changement d'air au malade ? (*Ent.*, III, XVI, 11-12.)

2 - Mais, diras-tu, tu ne pourras pas aider tes amis. Qu'appelles-tu « aider » ? Tu ne pourras pas leur donner de l'argent, les faire devenir citoyens romains ? Qui donc t'a dit que ces choses dépendent de nous ? Ne dépendent-elles pas d'autrui ? Or, qui peut donner à un autre ce qu'il ne possède pas lui-même ?

Alors on te dira : « Procure-toi ces biens pour que nous les ayons aussi. »

3 - Si je peux les obtenir en restant juste, loyal et digne, montrez-moi la route à suivre et je me les procurerai. Mais si vous voulez que je perde mes vrais biens pour vous donner des choses qui ne sont pas des biens, voyez comme vous êtes inconséquents et déraisonnables. Que préférez-vous donc ? De l'argent, ou un ami loyal et juste¹ ? Aidez-moi plutôt à garder ces vertus et ne demandez pas que j'agisse de manière à les perdre.

4 - Mais, diras-tu, je ne pourrai pas être utile à ma patrie. Je le répète, qu'appelles-tu « être utile » ? Tu ne construiras pas pour elle de portiques, de bains publics ? Qu'est-ce que cela ? Le forgeron, non plus, ne lui fournit pas des chaussures, ni le cordonnier des armes ; il suffit que chacun accomplisse sa propre tâche². Si tu lui procurais un autre citoyen loyal et juste, ne lui rendrais-tu pas service ? Mais si ! Tu ne serais donc pas pour ta patrie un serviteur inutile.

5 - « Quelle place alors tiendrai-je dans la cité ? » Celle que tu peux tenir en restant loyal et juste. Mais si, en voulant être utile à la cité, tu perds ces vertus, si tu deviens injuste et déloyal, de quelle utilité lui seras-tu ?

1. Épictète suggère que la vraie générosité n'est pas de partager ce qu'on a, mais de communiquer ce qu'on est, de rayonner de sagesse.

2. L'ordre politique s'instaure spontanément, dans une cité comparable à un organisme autorégulé ; seul un corps politique malade exigerait une intervention politique spécifique et extérieure.

XXV L'indépendance du sage a son prix

1 - Un autre a été mieux placé que toi dans un banquet, on l'a salué avant toi, on l'a consulté avant toi dans une assemblée. Si ce sont là des biens, il faut te réjouir de ce qu'il les ait reçus ; si ce sont des maux, ne t'afflige pas de ne pas les avoir reçus. Souviens-toi que tu ne peux être traité de la même manière, si tu ne cherches pas, comme les autres, à obtenir ces honneurs qui ne dépendent pas de nous.

2 - Comment en effet l'homme qui n'assiège pas la porte de quelque personnage peut-il obtenir autant que celui qui l'assiège assidûment ? l'homme qui ne lui fait pas escorte autant que celui qui l'escorte ? l'homme qui ne flatte pas autant que celui qui flatte ? Tu seras donc inconséquent et insatiable, si, sans payer ce qu'il faut pour acheter ces avantages, tu veux les obtenir pour rien.

3 - Voyons ! combien se vend la laitue ? Une obole, je suppose. Si quelqu'un paie une obole et emporte la laitue, et si toi, qui n'as pas payé, tu n'en emportes pas, ne crois pas avoir moins que l'autre ; lui, a sa laitue, toi, ton obole que tu n'as pas donnée.

4 - Il en est ainsi pour les honneurs. Tu n'as pas été invité à un festin ; c'est que tu n'as pas payé à celui qui invite le prix auquel il vend son repas ; ce prix, c'est la louange, la complaisance. Paie donc le prix qu'il demande, si cela t'est profitable ; mais si tu veux à la fois ne rien payer et recevoir, tu es insatiable et stupide.

5 - N'as-tu donc rien à la place du festin ? Mais si ! tu as de ne point avoir loué qui tu ne voulais pas louer, de ne pas avoir supporté les insolences de ses portiers.

XXVI Sachons appliquer nos prénotions à nous-mêmes

La volonté de la nature se manifeste dans les événements sur lesquels nous portons tous le même juge-

ment¹. Ainsi, lorsqu'un esclave, dans une maison étrangère, casse une coupe, on est porté à dire aussitôt : « Ce sont des choses qui arrivent. » Sache donc que lorsqu'une coupe est cassée chez toi, tu dois être tel que tu es quand on en casse une ailleurs. Raisonne aussi de même pour ce qui est plus important. Un homme a perdu son fils ou sa femme ; il n'est personne qui ne dise : « C'est le sort des humains. » Mais que l'on perde l'un des siens, aussitôt on crie : « Hélas ! quel malheur ! » Il faudrait pourtant se souvenir de ce que l'on ressent quand on apprend que cela arrive à d'autres.

XXVII Finalité et perfection de l'univers

De même qu'un but n'est pas placé pour qu'on le manque, de même la nature n'engendre rien de mal dans le cosmos.

XXVIII Du bon usage des représentations pour rester libre

Si quelqu'un livrait ton corps au premier venu, tu en serais indigné ; mais de livrer toi-même ta pensée au premier qui t'insulte en le laissant la troubler et la bouleverser, tu n'en as pas honte ?

XXIX Reproduire dans sa vie la cohérence et l'harmonie de la nature

1 - En toute action examine les tenants et les aboutissants, et alors seulement entreprends-la. Sinon, au début, tu partiras avec ardeur pour n'avoir examiné aucune des conséquences, puis, quand apparaîtront les difficultés, tu renonceras honteusement.

2 - Veux-tu vaincre aux Jeux Olympiques ? Moi aussi, par tous les dieux ! car c'est une belle chose. Mais exa-

1. Nous avons tous des prénotions sur ce qui est raisonnable, c'est-à-dire conforme à la nature.

mine bien les tenants et les aboutissants, et alors seulement mets-toi à l'œuvre. Il faut t'astreindre à une discipline, à un régime, t'abstenir de friandises, te soumettre à des exercices, à heure fixe, par la chaleur et par le froid, ne pas boire d'eau froide, ni de vin à ta fantaisie, bref, t'abandonner à ton entraîneur comme à un médecin. Au moment des épreuves il faudra te frotter de poussière¹ ; il peut aussi t'arriver d'avoir le bras démis, le pied tordu, d'avaler beaucoup de poussière, parfois même de recevoir le fouet², et après tout cela, d'être vaincu.

3 - Après avoir tout envisagé, si tu es encore décidé, travaille à devenir athlète. Sinon tu feras comme les enfants qui changent constamment, jouent tantôt au lutteur, tantôt au gladiateur, puis sonnent de la trompette, puis jouent la tragédie. Et toi aussi, tour à tour athlète, gladiateur, orateur, philosophe, tu ne mets ton âme en rien. Comme un singe tu imites tout ce que tu vois et chaque chose successivement te plaît. C'est que tu n'as pas examiné avant d'entreprendre, tu n'as pas fait le tour de la question, mais tu vas au hasard, sans ardeur dans ton choix.

4 - Ainsi certains, après avoir vu un philosophe ou en avoir entendu un parler comme Euphrate³ (et pourtant qui peut parler comme lui ?), veulent eux aussi être philosophes.

5 - Ô homme, examine d'abord bien en quoi cela consiste et, ensuite, étudie ta propre nature pour voir si tu peux porter ce fardeau. Si tu veux être pentathlète⁴ ou lutteur, tu dois éprouver la force de tes bras, de tes cuisses,

1. Après s'être frottés d'huile, les lutteurs se jetaient de la poussière sur le corps pour faciliter les prises.

2. Sur l'ordre des présidents des jeux, en punition d'une infraction aux règlements.

3. Euphrate : philosophe stoïcien, d'origine syrienne, ami de Pline le Jeune.

4. Athlète qui concourt dans le combiné de cinq exercices (course, lutte, pugilat, saut, lancer du disque).

étudier la vigueur de tes reins, car l'un est naturellement doué pour ceci, l'autre pour cela.

6 - De même crois-tu que, si tu veux être philosophe, tu pourras manger et boire autant, t'abandonner à tes désirs et à ton humeur comme avant ? Il faut veiller, peiner, t'éloigner des tiens, supporter les mépris d'un esclave, les moqueries des premiers venus, être moins bien traité en tout, dans les honneurs, les charges, les procès, partout.

7 - Examine tout cela si tu veux, en échange, acquérir une âme tranquille, libre, calme. Sinon, ne t'engage pas ; ne sois pas, comme les enfants, philosophe un jour, collecteur d'impôts le lendemain, puis orateur, puis procureur de César¹. Tout cela ne s'accorde pas. Il te faut être un individu unique, ou bon, ou méchant ; il te faut exercer l'empire sur toi-même ou bien sur les choses extérieures, te consacrer à ce qui est en toi ou bien à ce qui est hors de toi, c'est-à-dire prendre rang de philosophe ou bien rester dans la foule vulgaire.

XXX Pour se conformer à la nature, concilier l'observation des devoirs et l'usage des représentations

Les devoirs, tout compte fait, se mesurent aux rapports qui unissent les êtres. C'est ton père ; tu es obligé de prendre soin de lui, de lui céder en tout, de supporter réprimandes et châtements. « Mais c'est un mauvais père ! » Est-ce par hasard avec un bon père que la nature t'a créé des liens ? Non, c'est avec un père. Ton frère est injuste ? Eh bien ! considère le rapport qui t'unit à lui, ne t'occupe pas de ce qu'il fait, mais de ce que tu dois faire pour que ta conduite soit conforme à la nature. Car nul ne te nuira, si tu ne le veux pas ; on ne te nuira vraiment que lorsque tu imagineras qu'on te nuit. Et de même à l'égard de ton voisin, de ton concitoyen, de ton supérieur, tu connaîtras ton devoir si tu prends l'habitude de considérer les rapports qui t'unissent à chacun d'eux.

1. Administrateur d'une province représentant l'empereur.

XXXI Dans un monde gouverné par la providence divine, le mal n'existe pas

1 - Sache que la piété envers les dieux consiste avant tout en ceci : avoir à leur sujet des idées exactes en croyant qu'ils existent et qu'ils gouvernent le monde sagement et justement, te donner comme règles de leur obéir, de te plier à tous les événements, de les accepter volontiers en pensant qu'ils sont le fait d'une volonté très sage. Car ainsi tu n'accuseras pas les dieux, tu ne leur reprocheras pas de ne pas se soucier de toi.

2 - Et cela ne te sera possible que si tu enlèves toute idée de bien ou de mal à ce qui ne dépend pas de nous, et si tu places uniquement le bien et le mal en ce qui dépend de nous. Car si tu appelles bien ou mal ce qui ne dépend pas de nous, un jour, nécessairement, frustré de ce que tu désirais ou frappé de ce que tu ne voulais pas, tu adresseras des reproches aux responsables de ces événements et tu les haïras.

3 - Tout être en effet est naturellement porté à fuir, à éviter ce qui lui paraît nuisible et aussi le responsable de ce tort, mais il est porté à rechercher, à admirer ce qui lui semble utile et aussi le responsable de cette faveur¹. Il est donc impossible à celui qui pense être lésé d'aimer celui qui paraît le léser, de même qu'il lui est impossible d'aimer le dommage lui-même.

4 - C'est pourquoi un père subit les reproches de son fils quand il ne lui donne pas ce que l'enfant considère comme un bien. Voilà pourquoi aussi Polynice et Étéocle² devinrent ennemis : c'est qu'ils tenaient le pouvoir suprême pour un bien. De là aussi viennent les plaintes contre les dieux, plaintes du paysan, plaintes du navigateur, plaintes

1. On a là un exemple de prénotion, qui joue comme une règle de fonctionnement de la liberté.

2. Fils d'Œdipe, ils avaient décidé de régner à tour de rôle, mais Étéocle, au bout d'un an, refusa de laisser le trône à son frère ; Polynice assiégea Thèbes ; les deux frères se battirent en combat singulier et se tuèrent réciproquement.

du marchand, plaintes de ceux qui perdent femme et enfants. Car là où est l'intérêt, là aussi se trouve la piété ; de sorte que celui qui travaille à désirer ce qu'il faut, à éviter ce qu'il faut, travaille en même temps à être vraiment pieux¹.

5 - Dans les libations, les sacrifices, l'offrande des prémices² selon les coutumes des ancêtres, il faut respecter la pureté des rites, éviter la négligence et l'insouciance, ne pas lésiner, mais éviter la prodigalité.

XXXII Le seul usage légitime de la divination

1 - Quand tu vas consulter un oracle, souviens-toi que tu ignores ce qui doit t'arriver et que tu viens trouver le devin pour l'apprendre. Or, la nature de ce qui t'arrivera, tu la sais en venant, si tu es philosophe. Car si cela fait partie des choses qui ne dépendent pas de nous, il est tout à fait sûr que ce n'est ni un bien, ni un mal.

2 - N'apporte donc chez le devin ni désir ni aversion ; va le trouver sans trembler en sachant parfaitement que tout ce qui t'arrivera est indifférent³, ne te concerne pas. Quoi que ce puisse être, il y aura moyen d'en bien user, sans que personne puisse t'en empêcher. Va donc avec confiance vers les dieux comme vers des conseillers. Ensuite, lorsque tu auras reçu le conseil, rappelle-toi qui tu as pris comme conseillers, à qui tu refuserais d'obéir si tu désobéissais.

3 - Consulte donc l'oracle, comme le voulait Socrate, pour les choses dans lesquelles le doute porte uniquement

1. Faire bon usage de sa liberté, c'est la reconnaître comme un don providentiel et en rendre grâce aux dieux.

2. Pratiques religieuses qui consistent à répandre, sur l'autel, un liquide, vin, lait ou miel (« libations ») ou à offrir les premiers fruits des champs ou les premiers animaux nés du troupeau (« prémices »).

3. Les choses extérieures, indépendantes de notre volonté, ne sont en soi, ni des biens ni des maux. Seul, l'usage que nous en faisons leur confère une valeur morale et affective (bien et bonheur, mal et malheur).

sur le dénouement, lorsque le raisonnement¹ ou toute autre méthode ne permettent pas de savoir ce qui est en cause. Ainsi lorsqu'il s'agira de courir au secours d'un ami, de la patrie, ne consulte pas l'oracle pour savoir s'il faut y aller². En effet, si le devin t'annonce que les présages sont mauvais, cela signifie assurément ou la mort, ou la perte d'un membre, ou l'exil ; mais le raisonnement prescrit, même à ce prix, de secourir un ami, de s'exposer au danger pour la patrie. Crois-en donc un devin plus grand, Apollon Pythien, qui chassa de son temple celui qui n'avait pas porté secours à son ami assassiné³.

XXXIII Pour avoir une vie cohérente et harmonieuse...

1 - Fixe-toi d'avance un genre de vie, un modèle que tu observeras, soit seul soit avec les hommes.

...observe ces quinze commandements de modération qui t'assureront la constance intérieure

2 - Garde le plus possible le silence, ou bien ne dis que le nécessaire, et brièvement. Parfois, mais rarement, quand l'occasion t'y invite, mêle-toi à la conversation, mais non pas sur des banalités ; ne parle pas de gladiateurs, de courses de chevaux ni d'athlètes, d'aliments ni de boissons, tout ce dont on s'entretient partout ; ne parle pas des gens surtout, que ce soit pour blâmer, louer, ou comparer.

1. Un disciple de Socrate, Xénophon, rapporte dans les *Mémoires* que Socrate n'admettait la divination que dans les cas où on ne savait pas par la raison comment les choses tourneraient. Ainsi conseilla-t-il à Xénophon de consulter l'oracle pour savoir s'il devait se joindre à l'expédition de Cyrus.

2. Ce sont en effet des devoirs qui ne se discutent pas.

3. Apollon, nommé Pythien pour avoir tué le monstrueux serpent Python, aux cent têtes, avait son temple à Delphes. La Pythie, prophétesse du lieu, déclara dans un oracle que celui qui n'avait pas secouru un ami était impur.

3 - Si cela est possible, fais dévier la conversation de ceux qui sont avec toi vers des sujets plus élevés ; mais si tu te trouves environné de gens vulgaires, garde le silence.

4 - Ris avec modération : ne ris pas de tout, ni sans retenue.

5 - Évite les serments, totalement si tu le peux, au moins dans toute la mesure possible.

6 - Fuis les banquets des gens vulgaires ; si par hasard l'occasion se présente, apporte toute ton attention à ne jamais te laisser aller à leurs manières vulgaires. Sache bien que si quelqu'un se salit, celui qui le fréquente se salit nécessairement aussi, quand même il serait propre lui-même.

7 - Ne prends que le strict nécessaire de ce qui sert au corps : nourriture, boisson, vêtement, maison, serviteurs ; tout ce qui est pour l'ostentation ou la mollesse, supprime-le totalement.

8 - Quant aux plaisirs de l'amour, autant que possible garde-toi pur avant le mariage ; si tu t'y adonnes, prends ta part de ce qui est licite. En tout cas, ne va pas juger de haut et blâmer ceux qui en usent ; et ne claironne pas partout que toi-même tu restes chaste.

9 - Si l'on te rapporte qu'un tel dit du mal de toi, ne te défends pas contre ces accusations, mais réponds : « Il ignorait donc mes autres défauts, sinon il n'aurait pas seulement parlé de ceux-là. »

10 - Aller souvent au théâtre n'est pas nécessaire, mais si tu as l'occasion d'y aller, ne te montre préoccupé que de toi-même, c'est-à-dire : veuille que seul arrive ce qui arrive, que seul soit vainqueur celui qui est vainqueur ; ainsi tu n'éprouveras aucune contrariété. Abstiens-toi complètement de crier, d'éclater de rire à telle réplique, et surtout de gesticuler comme les autres. A la sortie, ne discours pas longuement de la pièce, dans la mesure où cela ne sert pas à te rendre meilleur ; sinon tu montres que le spectacle a troublé ton esprit.

11 - Lorsque quelqu'un fait une lecture publique¹, n'y va pas trop facilement et sans réfléchir ; si tu y vas, garde un air froid et calme, mais sans insolence.

12 - Quand tu dois rencontrer quelqu'un, surtout l'un de ceux qui passent pour éminents, demande-toi ce qu'aurait fait en pareille occasion Socrate ou Zénon, et tu ne seras pas embarrassé pour tirer le profit convenable de cette rencontre.

13 - Quand tu te rends chez un personnage très puissant, dis-toi que tu ne le trouveras pas chez lui, qu'on te laissera dehors, qu'on te claquera la porte au nez, qu'il ne s'occupera pas de toi. Si malgré cela tu es obligé d'aller chez lui, vas-y, supporte ce qui arrive et ne te dis jamais : « Cela n'en valait pas la peine. » Ce serait parler en non-philosophe qui s'irrite des événements extérieurs.

14 - Dans les conversations, évite de rappeler abondamment et sans mesure tes actions ou tes malheurs ; car si tu prends plaisir à parler de tes malheurs, les autres ne prennent pas le même plaisir à écouter ce qui t'est advenu.

15 - Évite aussi de chercher à faire rire ; c'est un chemin qui glisse vers la vulgarité et c'est le moyen aussi de t'aliéner le respect de ceux qui t'entourent.

16 - Il est dangereux aussi de se laisser aller à des propos indécents. Lorsqu'une telle conversation s'engage, réprimande celui qui en est cause si cela t'est possible ; sinon ton silence, ton air rougissant et réprobateur montreront que de tels sujets te déplaisent.

XXXIV Bien user des représentations en face du plaisir

Quand tu te représentes quelque plaisir, veille à ne pas plus te laisser entraîner par cette représentation que par les autres, mais tarde un peu à te décider, accorde-toi quel-

1. Il s'agit des auteurs qui font à haute voix la lecture de leur œuvre devant un public choisi.

que délai ; puis compare les deux moments, celui où tu te laisseras aller à ton plaisir et celui qui suivra, le moment des regrets et des reproches ; mets en balance au contraire la joie que tu éprouveras, les louanges que tu t'adresseras pour avoir renoncé à ce plaisir. Si toutefois il te semble opportun de choisir le plaisir, veille à ne pas te laisser vaincre par ce qu'il y a en lui d'agréable, de doux, d'attirant ; mets en balance ce qui est bien mieux, la conscience d'avoir remporté la victoire sur ces attraits.

XXXV Accomplir son devoir sans souci du qu'en-dira-t-on

Quand tu as décidé qu'il fallait agir et que tu agis, ne cherche jamais à éviter qu'on te voie agir, même si les gens devaient te mal juger. Car si tu as tort d'agir, n'agis pas, mais si tu as raison, pourquoi craindre ceux qui n'ont pas raison de te faire des reproches ?

Relativité des jugements de valeur

XXXVI Les deux propositions : *Il fait jour, il fait nuit*, ont toute leur valeur si on les unit par un mot disjonctif : *Il fait jour ou il fait nuit*, mais elles n'en ont aucune si on les unit par un mot copulatif : *Il fait jour et il fait nuit*. De même choisir la plus grosse part a de la valeur si l'on considère le corps, mais ne vaut rien si l'on veut dans un banquet observer les convenances. Lorsque donc tu es invité à un banquet, souviens-toi de ne pas juger de la valeur des mets par rapport à ton corps, mais en considérant les convenances à observer à l'égard de ton hôte.

XXXVII Si tu as assumé un rôle¹ au-dessus de tes forces, non seulement tu l'as mal tenu, mais tu as laissé de côté celui que tu pouvais remplir.

1. Par-delà le rôle commun d'homme, l'individu a un rôle particulier à jouer.

XXXVIII Suivre en tout la raison

En te promenant tu veilles à ne pas marcher sur un clou, à ne pas te tordre le pied ; de même veille à ne pas blesser la raison, qui guide la marche de ton être. Si en chaque circonstance nous observons cette règle, nous atteindrons plus sûrement le but.

Des soins à donner à son corps

XXXIX Pour chacun la mesure de ce qu'il faut posséder, c'est le corps¹, comme le pied est la mesure de la chaussure. Si donc tu t'en tiens à cela, tu garderas la mesure ; si tu le dépasses, comme sur la pente d'un précipice tu glisseras nécessairement. C'est comme pour la chaussure ; si tu vas au-delà de ce qui suffit à ton pied, viendra la dorure, puis la pourpre, puis la broderie ; car une fois la mesure dépassée, il n'y a plus de borne².

XL Les filles, dès l'âge de quatorze ans, sont pour les hommes des « dames » ; voyant alors qu'elles n'ont d'autre rôle que de coucher avec les hommes³, elles commencent à se parer, à mettre tous leurs espoirs dans la parure. Il est donc juste de leur faire comprendre que seule leur vaudra le respect une tenue modeste et réservée.

XLI C'est une marque d'impuissance que de donner trop d'importance aux soins du corps, à la gymnastique, à la nourriture, à la boisson, à la défécation, à la copulation ; tout cela doit être tenu pour accessoire, c'est à l'esprit que doit aller toute l'attention.

1. Élément d'une nature harmonieuse, le corps est réglé ; il a en lui-même un principe d'équilibre, une « mesure ».

2. Quand le désir va au-delà du besoin, il est pris dans une escalade.

3. Le désir est un dérèglement du besoin naturel parce que son essence est dans la relation à autrui. Cf. p. 17 et pp. 42-43.

XLII Nul n'est méchant volontairement (intellectualisme moral)

Lorsque quelqu'un te fait du mal ou dit du mal de toi, souviens-toi qu'il pense avoir raison d'agir ou de parler ainsi. Il ne lui est donc pas possible de suivre ta façon de juger, mais il suit la sienne, en sorte que s'il juge mal, c'est lui qui subit un dommage, puisqu'il se trompe. Car si quelqu'un croit faux un raisonnement juste, ce n'est pas le raisonnement qui subit le dommage, c'est celui qui s'est trompé. Partant de ce principe, traite avec douceur celui que te fait du tort ; dis-toi à chaque fois : « Il a cru avoir raison. »

Savoir bien user des représentations

XLIII Toute chose a deux anses, l'une qui sert à prendre, l'autre qui ne peut servir à prendre. Si ton frère est injuste, ne prends pas cela du côté de l'injustice, car c'est l'anse qui ne peut pas servir, mais prends-le de l'autre côté, en te disant : « C'est mon frère, il a été élevé avec moi » et tu le prendras par où il faut le prendre.

XLIV Voici des raisonnements illogiques : « Je suis plus riche que toi, donc je te suis supérieur ; je suis plus éloquent que toi, donc je te suis supérieur. » Mais en voici de logiques : « Je suis plus riche que toi, donc ma richesse est supérieure à la tienne ; je suis plus éloquent que toi, donc mon éloquence est supérieure à la tienne. » La richesse, l'éloquence, ce n'est pas toi.

XLV Un tel passe peu de temps au bain : ne dis pas que c'est mal, dis qu'il y passe peu de temps ; un autre boit beaucoup de vin : ne dis pas que c'est mal, dis qu'il boit beaucoup de vin. Car avant de connaître ses raisons, comment sais-tu si c'est mal¹ ? Ainsi tu ne risqueras pas

1. On voit à nouveau qu'il n'y a pas de bien ou de mal objectifs et absolus. Tout dépend du rôle dévolu à chacun dans le scénario du monde.

d'avoir des représentations évidentes¹ de certaines choses et de donner ton assentiment à d'autres.

XLVI Plus qu'une connaissance théorique, la philosophie est une manière de vivre et d'agir...

Ne te dis jamais philosophe, ne parle pas abondamment, devant les profanes, des principes de la philosophie ; mais agis selon ces principes. Par exemple, dans un banquet, ne dis pas comment il faut manger, mais mange comme il faut. Souviens-toi en effet que Socrate était à ce point dépouillé de pédantisme que, si des gens venaient à lui pour qu'il les présente à des philosophes, il les conduisait lui-même² ; tant il acceptait d'être dédaigné.

Et si, dans une réunion de profanes, la conversation tombe sur quelque principe philosophique, garde le silence tant que tu le peux ; car le risque est grand que tu ne recraches trop vite ce que tu n'as pas digéré. Alors si quelqu'un te dit que tu es un ignorant et que tu n'en es pas meurtri, sache que tu commences à être philosophe. Car ce n'est pas en donnant de l'herbe aux bergers que les brebis montrent qu'elles ont bien mangé, mais en digérant leur nourriture au-dedans et en fournissant au-dehors de la laine et du lait. Toi non plus donc, ne montre pas aux gens les principes de la philosophie, mais digère-les et montre les œuvres qu'ils produisent.

1. Littéralement : « représentations compréhensives » ; cette notion désigne chez Épictète les représentations dans lesquelles on saisit intuitivement et de manière évidente la présence de l'objet. Elles forcent donc l'assentiment, à la différence de représentations qui « collent » moins immédiatement à leur objet. Cf. pp. 39-40.

2. Dans le *Protagoras*, de Platon, Socrate reçoit la visite d'un jeune homme qui veut à toute force écouter le célèbre sophiste. Socrate accepte de faire les présentations... non sans soumettre à un examen critique l'art du sophiste.

... mais sans ostentation

XLVII Quand à peu de frais tu as donné à ton corps ce qu'il fallait, ne t'en glorifie pas ; si tu bois de l'eau, ne dis pas en toute occasion que tu bois de l'eau. Si tu veux un jour t'exercer à supporter la fatigue, fais-le pour toi, non pour les autres. Ne va pas mettre tes bras autour des statues¹ et, quand tu as grand soif, aspire de l'eau fraîche, recrache-la et ne le dis à personne.

XLVIII Les degrés de la progression morale et philosophique

1 - Conduite et caractère du non-philosophe : ce n'est jamais de lui-même qu'il attend service ou dommage, c'est toujours de l'extérieur. Conduite et caractère du philosophe : tout service, tout dommage, c'est de lui-même qu'il l'attend.

2 - Traits de l'homme en progrès : il ne blâme personne, ne loue personne, ne se plaint de personne, n'accuse personne, ne parle jamais de lui-même comme s'il était quelqu'un ou savait quelque chose. Lorsqu'il est contrarié, gêné, c'est lui-même qu'il accuse ; si on le loue, il rit en lui-même de celui qui le loue ; si on le blâme, il ne se justifie pas. Il marche comme les convalescents, en prenant garde de remuer ce qui est en train de se stabiliser et qui n'est pas encore solide.

3 - Il est délivré de tout désir, il ne refuse que ce qui blesse la nature humaine et dépend de nous, toutes ses impulsions sont modérées. S'il passe pour un sot ou un ignorant, il n'en éprouve point de souci. Bref, il se surveille comme on surveille un ennemi rusé.

1. Allusion à Diogène qui, pour montrer qu'il ne craignait pas le froid, se serait en plein hiver contre une statue de marbre. Malgré son admiration pour les cyniques, Épictète leur reproche certaines attitudes provocatrices et surtout il se méfie de la médiocrité des imitateurs.

XLIX La philosophie est faite pour être mise en pratique

Si quelqu'un se glorifie de pouvoir comprendre et expliquer les ouvrages de Chrysippe¹, dis-toi que si Chrysippe n'avait pas un style obscur, cet homme n'aurait pas de quoi se glorifier. Pour moi, qu'est-ce que je veux ? Comprendre la nature et lui obéir. Je demande alors qui peut me l'expliquer ; si l'on me dit que c'est Chrysippe, je vais le trouver. Mais je ne comprends pas ce qu'il a écrit, je cherche donc quelqu'un qui me l'explique. En tout cela il n'y a encore rien d'extraordinaire. Mais quand j'ai trouvé quelqu'un pour me l'expliquer, il me reste à mettre en pratique les préceptes ; c'est cela seulement qui est extraordinaire. Si je n'admire que l'art d'expliquer, qu'est-ce que je deviens ? non pas un philosophe, mais rien d'autre qu'un grammairien, à ceci près qu'au lieu d'Homère, c'est Chrysippe que j'explique. Donc lorsqu'on me dit : « Apprends-moi à lire Chrysippe », je rougis, si je ne peux montrer que mes actes sont semblables à mes paroles, en accord avec elles.

L'attitude philosophique exige qu'on suive en tout et sans délai la raison

L Tous les préceptes de la sagesse, observe-les comme des lois que tu ne peux enfreindre sans impiété. Mais ce que l'on dit de toi, n'en tiens pas compte, car cela ne te concerne plus.

LI 1 - Jusques à quand vas-tu différer de te juger digne du bien suprême et d'obéir en tout à la raison, qui est le seul juge ? On t'a appris sur quels préceptes il fallait se guider et tu as accepté ces guides. Quel autre maître attends-tu donc pour lui transférer le soin de ton perfectionnement ? Tu n'es plus un enfant mais un homme fait

1. Un des fondateurs du stoïcisme avec Zénon de Citium (III^e siècle av. J.-C.).

maintenant. Si donc tu te laisses aller à la négligence, à la nonchalance, si tu ajoutes les délais aux délais, si tu remets toujours à plus tard le jour où tu te soucieras de toi-même, alors sans t'en apercevoir tu cesseras de faire des progrès, et tu finiras par vivre et par mourir sans être philosophe.

2 - Dès maintenant donc juge-toi digne de vivre en homme mûr, en homme qui progresse ; ce qui t'apparaît comme le bien suprême doit être pour toi la loi inviolable. En toute occasion, douleur ou plaisir, action éclatante ou sans éclat, souviens-toi que c'est aujourd'hui la lutte, que c'est maintenant le moment des Jeux Olympiques¹, qu'il n'y a plus à différer, qu'il dépend d'un seul jour, d'une seule action que ton progrès moral meure ou vive.

3 - Socrate devint ce qu'il fut parce que, en tout ce qui lui arriva, il ne prit pour règle que la seule raison. Toi, si tu n'es pas encore Socrate, du moins c'est en voulant être Socrate que tu dois vivre.

LII Les trois parties de la philosophie²

1 - La première partie de la philosophie, la plus nécessaire, consiste à mettre en pratique les préceptes, par exemple, à ne pas mentir. La seconde consiste à les démontrer, à expliquer par exemple pourquoi il ne faut pas mentir. La troisième consiste à affermir ces démonstrations, à faire les distinctions nécessaires : pourquoi est-ce une démonstration ? qu'est-ce qu'une démonstration ? qu'est-ce qu'une conséquence, une contradiction ? qu'est-ce que le vrai ? qu'est-ce que le faux ?

2 - Ainsi la troisième partie est nécessitée par la seconde, et la seconde par la première ; mais la plus nécessaire, celle

1. Cf. § XXIX : Comparaison de l'athlète et du philosophe.

2. Cette tripartition de la philosophie (morale pratique, morale théorique, logique) est curieuse dans la mesure où elle omet la physique. Cf. pp. 10 et 19.

où il faut s'arrêter longtemps, c'est la première. Et nous, nous faisons le contraire : nous nous attardons sur la troisième partie, nous y mettons toute notre ardeur ; quant à la première, nous la négligeons complètement. C'est pourquoi nous mentons tout en sachant très bien démontrer qu'il ne faut pas mentir.

LIII Adhésion au destin

En toute circonstance il faut avoir à l'esprit les textes suivants :

- *Conduis-moi donc, ô Zeus, conduis-moi, Destinée,
Au but que dès longtemps vous m'avez assigné,
Avec ardeur je vous suivrai ;
Mais si je ne veux pas, si je deviens mauvais,
De suivre je serai forcé¹*

- *Qui se plie de bon gré à la Fatalité,
Nous le tenons pour sage,
Il connaît les secrets de la Divinité².*

- *Eh bien ! Criton, si cela plaît aux dieux, qu'il en soit ainsi³ !*

- *Anytos et Méléto peuvent bien me tuer, mais non pas me rendre malheureux⁴.*

1. Passage d'un poème de Cléanthe, l'un des maîtres du stoïcisme ancien.

2. Vers d'Euripide.

3. Parole de Socrate dans le *Criton* de Platon (43 d).

4. Résumé libre de l'*Apologie de Socrate* de Platon (30 c-d).